

“Non !” – dis-je immédiatement, tout de suite, sans hésiter, pour ainsi dire instinctivement, car il est désormais naturel que nos instincts agissent contre nos instincts, que pour ainsi dire nos contre-instincts agissent à la place de nos instincts, et même les sup-

Imre Kertész

Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas

récit traduit du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai
et Charles Zaremba

plantent – je fais de l'esprit, si toutefois on peut considérer cela comme un trait d'esprit, en d'autres termes, si on peut considérer que la vérité pitoyable et nue est un trait d'esprit –, dis-je donc au philosophe [...]

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

C'est pour l'enfant auquel il n'a jamais voulu donner naissance qu'Imre Kertész prononce ici le kaddish – la prière des morts de la religion juive. D'une densité et d'une véhémence qui font songer à Thomas Bernhard, ce monologue intérieur est aussi le récit d'une existence confisquée par le souvenir de la tragédie concentrationnaire. La vie d'Imre Kertész, qui connut la déportation à Auschwitz et Buchenwald, est littéralement lacérée par le sentiment de l'exil intérieur que renforcent les conditions de la vie intellectuelle et quotidienne de la Hongrie d'avant 1989.

Proférée du fond de la plus extrême souffrance, cette magnifique oraison funèbre affirme l'impossibilité d'assumer le don de la vie dans un monde définitivement traumatisé par l'Holocauste. Ce que pleure le narrateur, ce n'est pas seulement "l'enfant qui ne naîtra pas" : c'est l'humanité tout entière.

IMRE KERTÉSZ

Imre Kertész est né en 1929 dans une famille juive de Budapest. Il est déporté à Auschwitz en 1944 et libéré du camp de Buchenwald en 1945. Depuis 1953, il se consacre à l'écriture et à la traduction. Ecrivain de l'ombre pendant plus de quarante ans, Imre Kertész a reçu le prix Nobel de littérature en 2002. Son œuvre est publiée en France par Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

- ÊTRE SANS DESTIN*, Actes Sud, 1998 ; Babel n° 973.
UN AUTRE. CHRONIQUE D'UNE MÉTAMORPHOSE, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 861.
LE REFUS, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 763.
LE CHERCHEUR DE TRACES, Actes Sud, 2003.
LIQUIDATION, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 707.
LE DRAPEAU ANGLAIS suivi de *LE CHERCHEUR DE TRACES* et de *PROCÈS-VERBAL*, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 1098.
ÊTRE SANS DESTIN. LE LIVRE DU FILM, Actes Sud, 2005.
ROMAN POLICIER, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 918.
DOSSIER K., Actes Sud, 2008.
L'HOLOCAUSTE COMME CULTURE, Actes Sud, 2009.
JOURNAL DE GALÈRE, Actes Sud, 2010.
SAUVEGARDE, Actes Sud, 2012.

Edition préparée sous la direction
de Martina Wachendorff

Titre original :

Kaddis a meg nem született gyermekért

Editeur original :

Magvető Kiadó, Budapest

© Imre Kertész, 1990

publié avec l'accord de Rowohlt Berlin Verlag GmbH, Berlin

© ACTES SUD, 1995
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02310-2

IMRE KERTÉSZ

KADDISH POUR L'ENFANT
QUI NE NAÎTRA PAS

roman traduit du hongrois par
Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba

ACTES SUD

*...streicht dunkler die Geigen dann steigt ihr als
Rauch in die Luft
dann habt ihr ein Grab in den Wolken da liegt man
nicht eng*

CELAN, Todesfuge.

*“... assombrissez les accents des violons alors vous montez
en fumée dans les airs
alors vous avez une tombe dans les nuages on n’y est pas
à l’étroit.”*

CELAN, Fugue de mort.

“Non !” – dis-je immédiatement, tout de suite, sans hésiter, pour ainsi dire instinctivement, car il est désormais naturel que nos instincts agissent contre nos instincts, que pour ainsi dire nos contre-instincts agissent à la place de nos instincts, et même les supplantent – je fais de l’esprit, si toutefois on peut considérer cela comme un trait d’esprit, en d’autres termes, si on peut considérer que la vérité pitoyable et nue est un trait d’esprit –, dis-je donc au philosophe qui venait vers moi, après que nous nous fûmes, lui et moi, arrêtés net dans cette forêt mourante rongée par la maladie, peut-être la tuberculose, et qu’on croirait entendre haleter, cette hêtraie, ou comment la nommer : j’avoue mon ignorance totale en matière d’arbres, je reconnais tout juste les sapins, à cause de leurs aiguilles, et puis les platanes, parce que je les aime et malgré mes contre-instincts, je sais encore reconnaître ce que j’aime, bien que ce soit sans cette violence qui me frappe en pleine poitrine, me noue l’estomac, me fait bondir et me galvanise, avec laquelle je reconnais ce que je hais. Je ne sais pas pourquoi avec moi, il en va toujours et

partout autrement qu'avec les autres, et à vrai dire, même si je le sais peut-être, il est plus simple que je croie ne pas le savoir. Cela m'épargnerait beaucoup d'explications. Mais il est visiblement impossible d'échapper aux explications, nous passons notre temps à expliquer et à nous expliquer ; la vie, cet inexplicable complexe de présences et de sensations, exige de nous des explications, notre environnement exige des explications, et pour finir, nous exigeons des explications de nous-mêmes, jusqu'à ce que nous réussissions à tout anéantir autour de nous, y compris nous-mêmes, c'est-à-dire à nous expliquer à mort – expliquai-je au philosophe, avec sur mes lèvres ce besoin dégoûtant mais irrésistible de parler quand je n'ai rien à dire, et qui est de même nature, je le crains, que mon habitude de donner des pourboires généreux aux garçons de café, aux chauffeurs de taxis ou aux personnes semi-officielles quand je veux les soudoyer, etc., et aussi que ma politesse exagérée, exagérée jusqu'à l'abnégation, comme si j'implorais sans cesse qu'on me laisse exister, mener cette existence. Mon Dieu. J'étais tout simplement parti faire une promenade en forêt – tant pis si ce n'était qu'une minable chênaie –, pour prendre l'air – tant pis si cet air était quelque peu vicié –, pour m'aérer la tête, comme on dit, parce que cela sonne bien si on ne considère pas le sens des mots, parce que si on le considère, alors, n'est-ce pas, ces mots n'ont aucun sens, tout comme ma tête n'a pas besoin d'être aérée, au contraire, je suis très sensible aux courants d'air ; c'est ici que je passe – que je passais – mon temps,

provisoirement (et maintenant, je ne vais pas développer les possibilités qu'offre ce mot), au cœur de ces collines de Hongrie, dans une maison, appelons-la maison de repos, bien qu'on puisse y travailler (il est vrai que je travaille tout le temps, et je ne le fais pas seulement pour assurer ma subsistance, car si je ne travaillais pas, *j'existerais*, et si j'existais, je ne sais pas à quoi cela m'obligerait, alors il vaut mieux que je ne le sache pas, bien que mes cellules et mes entrailles s'en doutent, puisque c'est pour cela que je travaille sans relâche : tant que je travaille, je suis, si je ne travaillais pas, qui sait si je serais, alors que cela, je le prends au sérieux, et je dois le prendre au sérieux, parce que c'est là que se trouvent les interdépendances les plus sérieuses entre ma subsistance et mon travail, c'est évident), dans une maison, donc, où j'avais gagné le droit de séjourner en l'honorable compagnie d'intellectuels du même tonneau que je ne peux pas éviter même si je me tapis sans bruit dans ma chambre – où seul le cliquetis de ma machine à écrire trahit le secret de ma cachette –, j'ai beau me faufiler sur la pointe des pieds dans les couloirs, il faut bien manger, et alors mes compagnons de table me cernent de leur présence impitoyable, il faut bien aussi se promener, et alors voilà, je rencontre, au beau milieu de la forêt, lourdaud et déplacé, avec sa casquette à visière, beige et brune à carreaux, son raglan flottant, ses minuscules yeux blafards, son grand visage semblable à une pâte souple, pétrie, et déjà levée – M. Obláth, le philosophe. Il exerce ce métier dans le civil, c'est écrit en

toutes lettres sur sa carte d'identité, c'est-à-dire que M. Obláth est un philosophe au même titre qu'Emmanuel Kant, Baruch Spinoza ou Héraclite d'Ephèse, exactement comme moi, je suis écrivain et traducteur, et je ne vais pas me ridiculiser en me réclamant des géants qui furent de véritables écrivains et – parfois – de véritables traducteurs, parce que je suis suffisamment ridicule sans cela, avec mon métier, et parce que pour certains – surtout pour les institutions, mais aussi à mes propres yeux, pour des raisons certes différentes – le travail de traducteur peut donner à mes activités une apparence d'objectivité et de légitimité.

“Non !” – cria, hurla en moi quelque chose, immédiatement, tout de suite, lorsque ma femme (qui ne l'est d'ailleurs plus depuis longtemps) orienta la conversation vers lui – vers toi – et mon cri a mis de longues années à s'apaiser, oui, pour ne laisser qu'un mal de vivre mélancolique, comme la furie d'Odin au cours du fameux adieu, jusqu'à ce que, émergeant des brumes du son mourant des instruments à cordes, lentement et malicieusement, comme une maladie latente, une question se dessine en moi, et cette question, c'est toi, ou pour être plus précis, c'est moi remis en question à travers toi, ou pour être encore plus précis (et là, M. Obláth était en gros d'accord avec moi) : *mon existence considérée comme la possibilité de ton être*, c'est-à-dire que je suis un assassin, si on veut pousser la précision jusqu'au bout, jusqu'à l'absurde, et c'est possible avec un minimum de masochisme, puisque, Dieu merci,

il est trop tard, il sera toujours trop tard, tu n'es pas là, alors que moi, je me sens en parfaite sécurité, puisqu'en disant non, j'ai tout détruit, tout réduit en poussière, surtout mon mariage éphémère et malheureux, dis-je à M. Obláth, docteur en philosophie, avec cette indifférence que la vie n'a jamais su m'apprendre, mais que je pratique aisément en cas de besoin absolu. Et là, il le fallait, parce que le penseur était d'humeur songeuse en venant vers moi, je l'avais vu tout de suite à sa tête légèrement penchée sur le côté, coiffée d'une casquette à visière canaille, comme un bandit de grand chemin farceur qui se demande après avoir vidé quelques verres s'il doit me tuer ou m'échanger contre une rançon, mais bien sûr – j'ai failli dire : hélas –, Obláth était à cent lieues de se poser cette question, un philosophe n'a pas coutume de méditer sur le brigandage, et s'il le fait, c'est sous la forme d'une question philosophique ardue, laissant le sale boulot aux hommes de main, finalement, cela s'est déjà vu, bien que cela me fût venu à l'esprit à propos de M. Obláth par pur arbitraire et presque par suspicion, vu que je ne connaissais pas sa vie et j'espérais qu'il ne me la raconterait pas. Non, mais il me surprit en me posant une question aussi indiscreète que celle d'un voleur me demandant combien d'argent j'ai en poche, à savoir qu'il se mit à s'appesantir sur ma situation familiale, après m'avoir présenté la sienne, à titre d'acompte, certes, comme s'il partait du principe que si moi, je pouvais tout savoir sur lui, alors que cela ne m'intéressait guère, il avait bien le droit de...